Faillet

JONCHEE DE FLEURS SUR
LE PAVE DU ROI

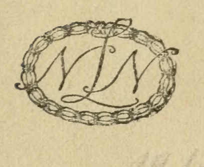


CHÉE DE FLEURS
LE PAVÉ DU ROI

POÈMES ET BALLADES

DE

FAGUS



SE TROUVE A LA

LLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon, PARIS, Ve

PRIX : 0 fr. 75.

JONCHÉE DE FLEURS

SUR

LE PAVÉ DU ROI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Testament de sa vie première, vers ; Paris, 1898 (épuisé).
Colloque sentimental, vers ; Paris, 1898 (épuisé).
Ixion, poème ; Paris, 1903.
Jeunes fleurs, vers ; Reims, 1906.
Aphorismes ; Paris, 1908.
Discours sur les Préjugés ennemis de l'Histoire de France ; Paris, 1909.
Politique de l'Histoire de France ; Paris, 1910.
La Prière des 40 heures, vers ; Ed. " Gallus ,, Paris, 1920.
Jeu-parti de Futile ; Bernouard, Paris, 1920.
La Danse Macabre, poème ; Malfère, Amiens, 1920.

A PARAITRE :

La Guirlande à l'Épousée, poème ; Malfère, Amiens.
Frère Tranquille, poème ; Malfère, Amieas.
Le Clavecin bien tempéré, vers ; Malfère, Amiens.
Les Églogues de Virgile, trad. en vers.
Essai sur Shakespeare.
Essai sur l'Amour.

SALVAM FAC GALLIAM, DOMINE

DOMINE, SALVUM FAC REGEM!

BALLADE ROYALE
DE LA RAISON FRANÇAISE

« Nous, qui voulons toujours raison garder... »

PHILIPPE LE BEL.

— Nos rois prenaient pour soleil la raison,
Ce don sacré qu'hors de France on déprise :
Aux fleurs de lys sans nombre du blason,
Raison était nourriture indivise.
L'un des plus fiers l'a dit en sa maîtrise ;
Comme entendant tous ses enfants guider,
Il nous nomma par parole précise :
« *Nous qui voulons toujours raison garder.* »

Si pierre à pierre ils ont fait la maison
Que France on nomme, hautaine et haut assise,
En vain sur quoi cautèle et trahison
Ou poing armé depuis mille ans s'épuisent,

Qui château-fort est à la fois qu'église,
C'est qu'ils ont su jour à jour méditer
L'humble dicton qui marque leur devise :
« *Nous qui voulons toujours raison garder.* »

Rois après rois des lys revient saison,
Hiver s'enfuit et France s'est rassise ;
J'entends déjà monter sur la moisson
Des morts d'hier la voix qu'enfle la brise.
Elle nous dit : Français de toute église,
Voyez nos os noircis et corrodés :
Qu'à France neuve ils fassent neuve assise,
Vous qui voulez toujours raison garder.

ENVOI

— Prince exilé de qui le cœur se brise,
Les fiers matins ne savent plus tarder :
Restituer la France en sa franchise,
Nous sommes bons pour la sage entreprise,
Nous qui voulons toujours raison garder.

Paru sous une première forme dans
l'*Étudiant Français*, janvier 1921.

PLACE LOUIS XV

QUAND LE CLOCHER SONNAIT DOUZE

— Baisers blancs, baisers verts d'une lune engourdie,
Baisers d'eau, baisers d'air,
Nacres vous délayant au lac d'azur liquide,
Perles fluides,
Et pour vous longuement égoutter au travers,
Baisers, du glauque azur par vous décoloré ;

Éveillez, tristes feux, leurs regards effarés
Aux lents alignements de vitreuses prunelles
Des monuments perclus, sans voix, ombre ni vie !

Faites grâce, fluides perles,
Aux colonnades éternelles,
Fantômales, cataleptiques ;

*

Grâce aux sourds blocs somnambules
Dont, immense et morne, la grève se pétrifie.
Perspectives hallucinées
Qui se déplacent et reculent !

Molles lueurs funéraires,
Torpides baisers lunaires
D'un tel ciel qui muet s'égoutte sur la terre,
Souriez du fond de votre océan qui dort,
Lugubrement fantastique,
A la ville géométrique
Justement immergée en le sommeil des morts,
Qu'illumine là-bas le blême astre aquatique !

— O place qui pleuras le sang,
Là se décapita la France.
Quel baptême, et quelle semence :
Pleure pour tous les pénitents !

Nuit du 21 au 22 janvier 1893.

Paru sous une première forme dans *Testament de sa Vie Première* (1895), puis, modifié, dans *Jeunes Fleurs* (1906).

COUCHER DE SOLEIL
SUR VIROFLAY

— O village, ô sa grande rue
Où le train du roi dévalait,
Noble France toute apparue :
O, la route de Viroflay !

O notre France tout ensemble,
Je vous presse, je vous revois ;
Mon œil se trouble, le sol tremble :
Je suis sur le pavé du roi !

Voici tonner les équipages,
Les vivats, la salve des fleurs ;
Tout un peuple sur le passage :
Le pavé tremble, et notre cœur.

— Vive le Roi ! voici l'escorte.
Elle galope un train d'enfer ;
Un flot de poussière l'emporte
Dans comme un ouragan de fer ;

Et tout a fui : mais de la Reine,
Dans un éclair j'ai revu luire,
Hors du carrosse qui l'entraîne
Loin penchée, l'adoré sourire :

Et les logis en ont gardé
Une clarté presque divine,
Que l'astre rouge vient marquer
D'un saignement de guillotine !

Publié dans *les Guêpes* de Jean-Marc Bernard.

VERSAILLES

— Le soir est descendu sur les eaux et les marbres,
Sur les arbres perclus est descendu le soir ;
Massifs, ors verts pétris en tombes colossales
Que décharne la rouille rousse, arbres sans voix ;

Verdure qu'on croirait devoir
Ne reverdir jamais plus,
Bassins, étangs, eau verte, eau noire,
Glaces du soir, marbres perclus ;

Eau verte, eau noire à force d'être froide,
Canaux, eau morte, ombres géométriques,
Arbres, marbres, gazons perclus.
O Versaille, ô bois, ô portiques !

Le soir est descendu vous tistre des linceuls
Avec ses brumes irisées,
L'améthyste et l'opale aux caresses filleules,
Sur vous aïeules
Se sont posées ;

Une bise gémit comme un cœur délaissé
Sans éveiller même un écho.
Sans émouvoir même une feuille :
Le soir est descendu comme un dernier baiser.

Le soir est descendu figer les pièces d'eau,
Les statues, les gazons, les terrasses plus seules,
L'air se fait gris, l'eau se fait noire,
Plus de feuilles et plus d'écho ;

Statues, socles grandis en tombes colossales
Et verts massifs sombrent sans bruit,
L'air se fait gris, l'eau se fait noire,
Et le château tout plein de bruissante histoire
Se désagrège dans la nuit.

Je crois encore ouïr se plaindre
La brise aux lents soupirs lointains :
Le dernier appel d'une reine.
Ou peut-être rien que mon cœur,

Et l'ombre monte tout éteindre,
Gestes, reflets, lueurs et bruits ;
Elle emprisonne l'ombre et l'heure.
La nuit est seule et tout est dit.

Ombres d'André Chénier, de Marie-Antoinette.
O Versaille, ô bois, ô portiques,
Arbres perclus, mornes reliques,
Géométrie funèbre et majestés muettes,
O Versaille ! ô mélancolie !

Endormez-vous avec les fastes abolis,
Endormez-vous, endormez-moi,
Douce blessure au cœur que jamais on n'oublie
Quand on l'a sentie une fois !

16 octobre 1893.

Paru sous une première forme dans *Jeunes Fleurs.*

CRÉPUSCULE

SUR TRIANON

— Sur ce mourant gazon qu'une eau mourante arrose,
Que tes pas, ô passant, se hâtent en tremblant :
Là toujours veille l'ombre de la Reine, et pose
L'ongle rose de son pied blanc.

Paru dans *Jeunes Fleurs.*

L'APPARITION

— Minuit, décembre, il gèle, une lune se traîne,
Défigurée, à même un blême lac de nues ;
La neige ainsi qu'un lait de chaux gerce la plaine :
O Marie-Antoinette, ô reine entre les reines,
O martyre au cou blanc, qu'êtes-vous devenue ?

Tu apparus, jeune astre, au cœur d'une auréole,
Joyaux (colliers, hélas !) robes couleur du temps,
Et tes si blonds cheveux poudrés de givre blanc,
Que l'on prit tout d'abord pour une enfant frivole,
La plus majestueuse et noble des enfants :

Enfant suprême de nos pures élégances,
Vaillance et loyauté, notre aristocratie :

Ce qui depuis mille ans avait fait de la France.
Pour nous laisser remords, nostalgie et dolence.
Le royaume des lys et la terre choisie.

Mais quand vint déferler vers toi l'abjecte haine,
Et la fange, et l'aboi de la plèbe aux élus.
Aux viriles vertus, on reconnut la reine :
O Marie-Antoinette, ô reine entre les reines,
O martyre au cou blanc, qu'êtes-vous devenue ?

Alors tu te montras dressée en l'auréole
Du désastre le plus lâche de tous les temps,
Joue exsangue, front dévasté, cheveux tout blancs.
En deuil de ce dont rien hors la mort ne console,
Ton beau royaume et ton époux et tes enfants.

Puis les derniers crachats et la suprême transe,
La promenade infâme et la basse tuerie,
Tout ton sang s'égouttant sur la terre de France,
Tes os dans la chaux vive, ah, l'horreur… oh, silence,
Oh, comme vous devez avoir froid cette nuit !

Tous nous portons ton deuil ; tu es la souveraine
Plus que jamais depuis que nous t'avons perdue...
La lune roule ainsi qu'une tête et se traîne :
O Marie-Antoinette, ô reine entre les reines,
O martyre au cou blanc, qu'êtes-vous devenue?

Lunéville, château Stanislas, décembre 1896.

Paru sous une première forme, dans la *Revue de Hollande*, mai 1918.

GIBOULÉE SUR LE LOUVRE

A " Rose de Mai " bouquetière de
la Reine, guillotinée l'an II de
la Liberté, âgée de 19 ans.

— Est-ce le rire, est-ce la larme.
Printemps frêle, prince joli ?

Printemps leste, vainqueur ami,
Impertinent fleuri de grâces cavalières,
Quels embarquements pour Cythère
Tu fais,
Aux quiosques des bouquetières :
Est-ce le rire, est-ce la larme ?

Sous le Louvre de nos rois,
Là-bas vers le Cours-la-Reine,

Sur le parapet du quai
Une neuve bouquetière
Disperse mille bouquets :
Seine, Seine, auguste Seine,
Qui change on ne sait pourquoi,
Indescriptible rivière,
Que tu es fraîche et sereine
En cette aube printanière !

Aux quiosques des bouquetières
Passe, volète un reflet,
Duquel de vous, hélas, adorés vexillaires
Du discret et de l'indiscret,

Héros avec qui meurt l'attrait
Des gentilhommeries dernières,
Watteau, Fragonard ou Lancret ?
Est-ce le rire, est-ce la larme ?

En un camp de verdure vague
Voici déjà monter la garde
(— … La garde ! la garde !)

Aux grands Houx porte-hallebardes
(— ...ardes, main ! portez ...ardes !
Messieurs, le Roi.
                    — Vive le Roi !)
Farouches houx, durs pompons rouges,
Colichemardes, fers de pique !
(— Quoi, nous n'irons plus au bois ?)
Rassurons-nous : plus un ne bouge,
Et l'on se venge des effrois
Et des moustaches horrifiques
En s'écriant : Ils sont en bois !

Aux idylles dont nos cœurs rêvent
(— Au bois irons-nous encor ?)
Ils font fragment du décor
Qu'un cliquetis solaire achève
En féerie verte et pourpre et or ;

Près, plus près, proche le bord,
La Pastorale Italienne
— Tutu, panpan, hautbois et cor —
Bergamesque, verlainienne,

Et se démène et fait des mines :
— Quoi, au bois n'irons-nous plus ? —
Bergerettes Pompadour
Vous irez au bois toujours !

Bergerettes Pompadour,
Ménines, petites reines...
(— Si tu rencontres la Reine ?
— Je lui dirai mes amours !)
Linons, moires et velours,
Courtes traînes, vertugades,
Ingénues qui font manières,
Toutes fières trottinent
Les Violettes menues.

Pour lors en satin mauve et bleu,
Et bouillonnés qui tout frissonnent,
Corisandres chiffonnées,
Les Violettes de Parme
S'avancent qui nous égrènent
(Est-ce le rire, est-ce la larme ?)
Les couplets de la Zerline,
Et Rosine, le grand air.

Et la frêle cavatine
D'Isabelle au Pré-aux-Clercs ;

Bons houx porte hallebardes,
La Dame Blanche vous regarde :
— C'est la Jacinthe qui se farde,
La Dame Blanche vous entend :
— C'est l'Azalée tout en neige,
C'est le Lilas blanc.

Peu loin les Henri III, les hauts seigneurs musqués,
Les Narcisses félins, élégants et corrects,
En pourpoint blanc et or, en fraise et collerette
De perles rehaussées,
Mignons, spadassins au geste suspect...
(— Irons-nous au bois, fillettes ?)
Et puis : Mais Apollon se tourne pour tousser...
— Cymbales ! — Tout s'est éclipsé !
(Est-ce le rire, est-ce la larme ?)

Mais j'ai gardé les Pensées,
« Pour que vous pensiez à moi » :

Seine, collier des Valois,
Des Orléans, des Capets,
Des Bourbons, de tous nos rois,
Seine, Seine, auguste Seine,
Qui change on ne sait pourquoi,
Indescriptible rivière
Pense à eux et souviens-toi !

Paru sous une première forme dans *Testament de sa Vie Première*, puis, modifié, dans *Jeunes Fleurs*.

VIRELAI TRIOMPHAL

— Ils traînent dans leurs rangs
avec gloire et furie
Six canons qu'a pleurés
Monsieur de Brandebourg.

Victor Hugo.

— Ces canons qu'a pleurés Monsieur de Brandebourg,
L'air humble et repenti comme des chiens qu'on fouaille
S'accroupirent en chœur dans la cour de Versailles,
Sur le royal pavé qu'enivrent nos tambours,
Aux pieds du Roi des lys à qui s'ouvrit Strasbourg.

Tels aux jours de Louis leurs hobereaux pandours
Plongeaient vers la sportule en ce même Versailles,
Lourds du terreau gaulois de Metz et de Strasbourg,
Descendent prosterner leur sordide ferraille
Les canons qu'a pleurés Monsieur de Brandebourg ;

Mais le Roi méditant l'histoire et ses retours,
Tandis que foule en paix son cheval de bataille
Les canons qu'a pleurés Monsieur de Brandebourg,
Par delà les lointains sublimes de Versailles
Regarde comme hier du côté de Strasbourg !

O Louis XIV, ô roi d'hier et de toujours,
Qui nous donnas la clef, la porte et la muraille.
Oriente nos cœurs et nos yeux sur Strasbourg,
Afin que nos enfants se souviennent toujours.
Jusqu'au soir triomphal des suprêmes batailles

Des canons qu'a pleurés Monsieur de Brandebourg !

Versailles, 25 août 1919.

Paru dans l'*Almanach de l'Action Française* pour 1920.

AU CABARET DE L'ÉCU DE FRANCE

Buvons un coup, buvons-en deux
(Une, deux ! une, deux !)
A la santé des amoureux
(Une, deux ! une, deux !)

A la santé du roi de France !
Et ...zut pour le roi d'Angleterre
Qui veut nous déclarer la guerre !

(*Chanson des marins de Dieppe, sous Louis XVI*).

— Buvons deux coups, buvons-en trois
A la santé de tous nos rois :
Louis Quatorze, Louis Quinze et Louis Seize :
Et avec eux tous ceux d'avant :
C'étaient des braves et des vaillants,
Qu'ont fait la nation française !

Buvons trois coups, buvons-en quatre
A la santé de Henri Quatre,
Celui qu'était aimé des belles !
On l'appelait le Vert-Galant,

Tous les Français sont ses enfants,
Car il n'eut jamais de cruelles !

Buvons cinq coups, buvons-en six !
C'est pour Cath'rine de Médicis,
Qui mit à bas les faux apôtres ;
Henri Deux qui fut son mari,
Et Henri Trois son fils aussi,
Et Charles Neuf et tous les autres !

Buvons sept coups, buvons en huit,
A la santé de Philippe Huit,
Qu'est là pour renflouer la barque :
Faut qu'il revienne et au plus tôt
Ou bien la France elle est dans l'eau,
Et ça f'rait trop d'peine à Jeanne d'Arc !

Et à présent faut s'arrêter,
Ça f'rait du mal à la santé !
Le dernier coup viendra z-ensuite,
Quand nous aurons f... dehors
Tout ça qui nous court sur le corps,
Et tout d'abord la République !

Almanach de l'Action Française pour 1921
(Musique par M. R. de Buxeuil).

BALLADE ROYALE DE PARIS SUBMERGÉ

« *Dum spiro spero* ».

— Le fleuve monte, il investit la ville,
Comme un hourra de barbares haineux ;
Il creuse et bat, il fouille et se défile,
Et multiplie un assaut ténébreux ;
Palais, taudis, magasins fastueux,
Tremblent, tordus sous l'ahan de la lame,
Et nonobstant, se dressent, dédaigneux,
Le Pont-Royal et les tours Notre-Dame.

Nos quais fleuris que la rage civile
A su tremper de sang riche et fiévreux,
Laissent grimper, filtre impur et docile,
L'eau qui berçait hier les amoureux ;

L'égout dégorge ses hoquets hideux,
Tous les bas-fonds ouvrent leur branle infâme,
Mais rien n'atteint, rien n'approche ou n'émeut
Le Pont-Royal et les tours Notre-Dame.

Le citadin sent que son sol oscille
Et veut en vain faire le glorieux :
L'eau l'envahit et la terre vacille,
Prête à vomir les cadavres d'aïeux ;
Eux-même' en eau se déchargent les cieux :
On pleurerait comme une pauvre femme,
Si là n'étaient pour rassurer nos yeux
Le Pont-Royal et les tours Notre-Dame.

O majesté, sérénité virile,
Tranquillité quand tout sombre autour d'eux !
Chacun paraît grandir ainsi que l'île
Au naufragé sur l'océan brumeux ;
Toute une France aux lointains fabuleux
Vibre en ces blocs où tressaille notre âme,
Et je salue avec un cri joyeux
Le Pont-Royal et les tours Notre-Dame !